

MARGUERITE YOURCENAR

**Sous bénéfice  
d'inventaire**

essais

NOUVELLE ÉDITION

*nrf*

GALLIMARD









© *Éditions Gallimard, 1962, pour la première édition ;  
1978, pour l'édition définitive.*

## *Les visages de l'Histoire dans l'Histoire Auguste*

Si, de toutes les Histoires qu'a enregistrées la mémoire humaine, celle de Rome a fait réfléchir le plus de philosophes, rêver le plus de poètes et déclamer le plus de moralistes, c'est en partie grâce au génie d'un petit nombre d'historiens romains (et d'une couple d'historiens grecs) qui ont puissamment contribué à prolonger jusqu'à nous le souvenir et le prestige de Rome. C'est parce que Plutarque nous montre les conjurés se ruant au Sénat sur le divin Jules que César reste pour nous, et en dépit de tous les meurtres politiques perpétrés entre-temps, l'image par excellence du dictateur mis à mort. C'est à Tacite que Tibère doit de tenir à jamais l'emploi du tyran misanthrope et Néron celui de l'artiste raté. C'est parce que l'œuvre biographique de Suétone contient douze empereurs que les rayons de nos bibliothèques et les façades des palais de la Renaissance sont presque obligatoirement surmontés par douze bustes des Césars.

Mais ces grands historiens, dont plusieurs furent d'abord et surtout de grands stylistes, fleurirent tous, pour employer le terme d'usage, à l'intérieur des quelque deux siècles qui vont de la jeunesse de César à la maturité d'Hadrien. Le plat Domitien, par qui Suétone clôt sa revue des Douze Césars, est le dernier empereur romain à bénéficier d'un grand portraitiste.

Après lui, et pendant les trois cent cinquante et quelques années qui s'écouleront encore jusqu'à la chute de Rome, nous ne possédons plus guère que des témoins médiocres, non seulement biaisés (ils le sont toujours) mais crédules, conventionnels, confus, souvent légers à l'excès ou superstitieux à outrance, travaillant à peu près ouvertement à des fins de propagande, reflétant dans leur cerveau et dans leur langage la fin d'une culture, passionnants pourtant parce que leur médiocrité même leur confère une sorte de véracité, fait d'eux les interprètes qualifiés d'un monde qui s'en va.

*L'Histoire Auguste*, ce recueil où six historiographes ont mis bout à bout vingt-huit portraits d'empereurs, sans compter ceux de quelques prétendants au trône et de quelques Césars (titre qui signifie ici héritier présomptif) morts jeunes, offre de ces trois cent cinquante années une tranche de vie d'un peu moins de deux siècles. L'œuvre commence avec Hadrien et ses successeurs immédiats, Antonin, Marc Aurèle, c'est-à-dire aux plus beaux temps de la paix romaine, à l'apogée d'un monde qui ne se savait pas si près de finir. Elle s'achève avec l'obscur Carin, à une heure entre chien et loup de la fin du III<sup>e</sup> siècle. Le nom même et l'existence des cinq principaux auteurs (Spartien, Capitolin, Lampride, Pollion, Vopiscus) est aujourd'hui matière à controverse, et les dates qui leur sont assignées varient, au gré des érudits et des spécialistes, du milieu du II<sup>e</sup> à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Une bonne partie du recueil compile ou démarque des biographies antérieures perdues ; il a été lui-même abondamment interpolé à son tour. Comme tant d'œuvres antiques, il ne nous est arrivé qu'à travers quelques rares copies incomplètes et fautives, qui seules l'ont sauvé de l'oubli. Et cependant, il n'est pas possible aux historiens modernes de l'Antiquité d'ignorer *l'Histoire Auguste* ; ceux mêmes qui lui dénie toute valeur sont bon gré mal gré forcés de s'en servir. Les documents qui nous

restent du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle étant somme toute clairsemés et pauvres, c'est dans ce texte incertain, et que d'éminents érudits ont pu raisonnablement soupçonner d'être une quasi totale imposture, que nous cherchons faute de mieux une mouture de vérité.

L'authenticité est une chose, la véracité en est une autre. Quelle que soit la date variant de l'an 284 au plus tôt et 395 au plus tard où puisse se placer dans son ensemble la rédaction de *l'Histoire Auguste*, la question qui se pose est celle du crédit qu'on peut lui accorder. Celui-ci varie bien entendu de rédacteur à rédacteur et de page à page. La vraisemblance elle-même n'est pas toujours pour le lecteur un critère décisif, la notion du plausible, en matière historique, dépendant des mœurs, des préjugés et des ignorances de chaque temps. C'est ainsi, par exemple, que les érudits du XVII<sup>e</sup> siècle, tout imprégnés de la tradition chrétienne, acceptaient volontiers tout portrait poussé au noir des empereurs païens, considérés par eux en bloc comme les infâmes persécuteurs de l'Eglise naissante ; ensuite, par réaction, l'implicite confiance en la nature humaine chez les lettrés du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis, plus tard, la pruderie gourmée d'un certain type d'historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, leur curieux respect pour les gens au pouvoir, même morts depuis dix-huit cents ans, ou tout simplement le manque d'expérience de la vie chez ces hommes de cabinet, leur firent souvent déclarer impossibles ou improbables des faits qu'un lecteur plus habitué à regarder en face la réalité n'hésite guère à juger plausibles ou à croire vrais. Les atrocités auxquelles nous avons assisté en plein XX<sup>e</sup> siècle nous ont appris à lire avec moins de scepticisme le récit de crimes d'empereurs de la Décadence ; et, en ce qui concerne l'histoire des mœurs, La

Rochefoucauld notait déjà que les débauches d'Elagabale nous surprendraient moins, si l'histoire secrète de nos contemporains était mieux connue. Dans certains cas, la véracité de l'*Histoire Auguste* se trouve établie par d'autres témoignages de l'époque. Dans d'autres, et avec une singulière fréquence, les travaux des historiens modernes sont venus la confirmer après coup. Les réformes économiques et administratives d'Hadrien ont été attestées par trop de textes épigraphiques pour qu'on puisse croire que Spartien, ou le biographe qui assume ce nom, se soit contenté, comme on l'a dit, d'offrir du règne de cet empereur une peinture de fantaisie, copiée sur l'image édifiante du gouvernement d'Auguste. Les innombrables statues et médailles d'Antinoüs retrouvées de la Renaissance à nos jours ont abondamment confirmé la brève mention faite par ce même Spartien de la folle douleur d'Hadrien à la mort du favori et des honneurs divins rendus à sa mémoire, qui sans cela eût risqué de passer pour le type de la fabrication scandaleuse introduite dans la biographie d'un prince sage. Ce conte des *Mille et Une Nuits* qu'est l'histoire d'Elagabale racontée par Lampride paraît aujourd'hui moins absurde qu'autrefois du fait de notre connaissance plus exacte des cultes et des coutumes de l'Orient ; nous entrevoyons le sens de ce contre quoi le chroniqueur déblatérerait sans l'avoir compris. En somme, et en dépit de la longue liste de documents forgés, d'assertions ineptes, et de confusions de noms, de dates et d'événements qu'on peut y relever, c'est moins dans l'énoncé des faits que dans l'interprétation donnée aux faits que fleurissent souvent dans l'*Histoire Auguste* l'erreur et le mensonge.

Neuf fois sur dix, le mensonge est bien entendu dicté par la haine partisane ou la flagornerie à l'égard du prince au pouvoir. Le portrait de Gallien n'est qu'un libelle, inspiré par la rancune sénatoriale ; celui de Claude le Gothique contient à peu près autant de vérité qu'un discours électoral de nos jours

ou qu'une oraison funèbre du XVII<sup>e</sup> siècle. Et certes, cette haine et cette adulation sévissent surtout dans la biographie des princes voisinant dans le temps avec leurs portraitistes, mais les empereurs placés plus loin dans le passé sont également noircis ou blanchis en concordance avec les directives politiques du chroniqueur et celles du présent Auguste. Commode fut sûrement un détestable prince, mais sa vie par Lampride n'est qu'un furieux réquisitoire *post mortem*, qui finit par donner envie au lecteur de prendre parti pour cette brute traînée aux Gémonies. Les historiens soutiennent dans l'ensemble ce groupe ploutocratique et conservateur qu'était devenu le Sénat ; les meilleurs empereurs ayant tranché dans le vif des sinécures sénatoriales sont vilipendés ; les pires sont exaltés s'ils sortent des rangs sénatoriaux ou si le Sénat a misé sur eux. Mais il ne faut pas demander trop de consistance aux biographes de l'*Histoire Auguste*. Plus souvent encore qu'au préjugé, leurs erreurs semblent dues à la badauderie qui accueille sans critique les premiers racontars venus, au conformisme qui leur fait accepter sans sourciller toute version officielle, et, en ce qui concerne au moins la première partie du recueil, au décalage dans le temps.

En effet, même dans l'hypothèse la plus favorable, les biographes de l'*Histoire Auguste* sont séparés des Antonins, leurs grands modèles, par une distance de quatre à cinq quarts de siècle. Ce n'était certes pas la première fois qu'un historien antique se trouvait placé aussi loin, ou même beaucoup plus loin, du personnage qu'il prétendait peindre. Mais le monde antique, à l'époque de Plutarque, était encore assez homogène pour que le biographe grec pût dresser à près de cent cinquante ans de distance une image de César taillée à peu près dans la même matière que César. A l'époque où fut compilé le recueil de l'*Histoire Auguste*, le monde avait changé au contraire au point de rendre le mode de vie et de pensée des

grands Antonins à peu près impénétrables à des biographes déjà sur la route qui mène au Bas-Empire. Un peu plus rapprochés dans le temps, mais plus exotiques, plus vite déformés par la fantaisie populaire, les princes de la dynastie syrienne disparaissent encore davantage sous une forêt de légendes. Les chances d'erreur dues au recul dans le temps diminuent ensuite progressivement avec les Augustes qui s'entre-dévorèrent au cours du reste du III<sup>e</sup> siècle, mais modèles et peintres s'enfoncent alors également dans ce magma de confusion, de violence et de mensonge qui est celui des temps de crise. D'un bout à l'autre de l'*Histoire Auguste*, tout se passe comme si un petit nombre de gens de lettres d'aujourd'hui, plus ou moins bien informés, mais médiocres, et souvent médiocrement consciencieux, nous racontaient d'abord l'histoire de Napoléon ou celle de Louis XVIII à l'aide d'un mélange de pièces authentiques et d'anecdotes préfabriquées, anachroniquement colorées par les passions de notre propre temps ; puis, passant à des personnages et à des événements plus récents, nous offraient sur Jaurès, Pétain, Hitler ou de Gaulle une masse de racontars sans valeur mêlés de quelques informations utiles, une avalanche de littérature de bureaux de propagande et de révélations sensationnelles de journaux du soir.

Le pire désavantage de leur constante platitude est que les biographes de l'*Histoire Auguste* ne nous révèlent jamais l'homme dans ses profondeurs ou ses sommets, ce qui est grave, quand l'homme dont il s'agit fut de ceux qui ont des sommets et des profondeurs ; ce qui est plus grave encore, c'est que nous ne nous apercevons de cette carence qu'au cas où d'autres documents de l'époque nous apprennent que l'homme ainsi simplifié, réduit ou grossi, était grand. Spartien a fort bien montré en Hadrien l'habile administrateur, puissamment pragmatique, qu'ont trop ignoré ceux qui se plaisent

à faire de lui une sorte de vague esthète ; il a bien vu aussi certains aspects fantasques et irritants de cet homme complexe. Au contraire, tout ce qui touche en Hadrien au lettré, à l'amateur d'art, au voyageur, à l'homme doué d'une curiosité universelle, nous arrive déformé par des superstitions d'un autre âge, ou par une médiocrité d'esprit qui est de tous les temps. Hadrien, comme tant d'autres de ses contemporains, s'intéressait sûrement à la divination par les astres, mais quand Spartien nous montre l'empereur astrologue notant d'avance le 1<sup>er</sup> janvier ce qui se passerait jour par jour au cours de l'année, il nous plonge avant la lettre dans le monde de crédulité niaise des pires chroniqueurs du Moyen Age. Les goûts littéraires d'Hadrien sont commentés avec un littéralisme de journaliste ignare, et l'homme d'Etat lui-même, en tant qu'inspiré dans ses innovations et ses réformes par un idéal humaniste que le biographe ne partage plus, n'est pas toujours davantage compris. Le pieux Antonin devient entre les mains de Capitolin un personnage d'hagiographie populaire, l'impeccable héros d'une sorte de berquinade impériale. Si nous ne possédions pas les *Pensées*, nous ne devinerions jamais l'unique qualité d'âme du mélancolique Marc Aurèle dans le conventionnel portrait que ce même Capitolin trace du bon empereur et du faible mari de Faustine.

La médiocrité qui empêche les biographes de se mettre au niveau des derniers représentants de la grande culture gréco-romaine les dessert également quand il s'agit d'évaluer les singuliers personnages de la dynastie syrienne, ou même de peser à leur juste poids les quelques grands chefs militaires de la fin du III<sup>e</sup> siècle. L'inceste de Julia Domna avec son fils Caracalla (que l'historien d'ailleurs croit par erreur son beau-fils) ressemble trop à l'aventure de Néron et d'Agrippine pour qu'on ne puisse pas soupçonner Spartien d'avoir voulu imiter les bons modèles. Presque rien ne transparaît, sous de vagues

insultes de Lampride à Julia Soemias et de vagues louanges à Julia Mammaea, du caractère si particulier de ces Syriennes frivoles, brouillonnes, ambitieuses, mais aussi dévotes, lettrées, protectrices des arts, vénérant Apollonius de Tyane ou appelant à leur cour Origène ; et toutes motivations rituelles retirées aux débauches d'Elagabale, l'Eliacin voluptueux du temple d'Emèse n'est guère dans l'*Histoire Auguste* que le héros dément d'une série d'anecdotes obscènes. Ce n'est pas seulement la haine politique qui fait du portrait de Gallien une caricature grossière : cet homme cultivé, gagné à la cause de la tolérance religieuse, ami et protecteur du grand Plotin, gardant des raffinements d'une autre époque au cours des années d'anarchie, semble avoir été encore plus méconnu, s'il se peut, que calomnié par son médiocre peintre. L'âpre Aurélien lui-même, le rude promoteur du culte du Soleil Invaincu, fut peut-être fait d'une matière moins simple que ne le laisserait croire le sec dessin au trait de Vopiscus.

Plus caractéristiquement encore, ces biographes si peu soucieux de la physionomie véritable des êtres, si prompts à couler leurs héros dans le moule conventionnel du bon ou du mauvais prince, sont plus myopes encore en présence des grands événements à demi secrets qui finirent par influencer davantage sur l'histoire que toutes les révolutions de palais au Palatin. Il serait impossible, à les lire, de deviner que durant ces quelque deux cents années la marée chrétienne envahissait sourdement les âmes, et qu'au moment où s'arrête officiellement la rédaction de ce recueil, l'instant est tout proche où Constantin assurera le triomphe en matière temporelle de ce christianisme endigué en religion d'Etat. Si, comme le croient certains érudits, la rédaction de l'*Histoire Auguste* fut plus tardive encore qu'on ne suppose, cette incapacité de tenir compte de la révolution chrétienne n'en est que plus frappante, et que plus typique d'un certain comportement humain.

Ces biographes conservateurs et païens ignorent presque tout de l'ordre ancien qu'ils révèrent, et veulent tout ignorer de l'ordre nouveau qui s'impose à eux en dépit d'eux-mêmes, et qu'ils combattent par la politique du silence, sans presque jamais en prononcer le nom. Bien plus, malgré une longue série de désastres jugés toujours fortuits, ou prudemment mis au compte des folies ou des crimes d'un Auguste ou d'un prétendant déjà mort, mais jamais des vices redhibitoires de l'Etat lui-même, malgré le désarroi économique de l'Empire, l'inflation croissante, l'anarchie militaire au-dedans et la pression sans cesse plus forte des barbares aux frontières, ces historiens ne semblent pas avoir vu approcher ce grand événement, dont l'ombre portée couvre pourtant toute *l'Histoire Auguste* : la mort de Rome.

Et cependant, en dépit de sa médiocrité foncière, ou peut-être à cause d'elle, *l'Histoire Auguste* est d'une lecture bouleversante ; elle nous passionne autant, et davantage parfois, que l'œuvre d'historiens plus dignes de confiance et d'admiration. Une effroyable odeur d'humanité monte de ce livre : le fait même qu'aucune puissante personnalité d'écrivain ne l'a marquée de son empreinte nous laisse face à face avec la vie elle-même, avec ce chaos d'épisodes informes et violents d'où émanent, il est vrai, quelques lois générales, mais des lois qui précisément demeurent presque toujours invisibles aux acteurs et aux témoins. L'historiographe oscille avec la température des foules, partage tantôt leur curiosité malpropre et blasée et tantôt leur hystérie. Nous avons là ce qui se chuchotait au sujet des adultères de Faustine ou des beuveries de Vérus au bas bout de la table de Marc Aurèle, ou ce que susurrerait entre deux séances un patricien du III<sup>e</sup> siècle en faveur de

l'homme d'ordre qui venait de s'acquérir à prix d'or les votes du Sénat. Aucun livre n'a jamais mieux reflété que ce terne et passionnant ouvrage les jugements de l'homme de la rue et de l'antichambre sur l'histoire qui passe. Nous avons ici l'opinion à l'état pur, c'est-à-dire impur.

De temps en temps, le détail est d'une justesse qui suffit sans plus à l'authentifier : nous voyons la démarche dansante, efféminée, d'Elagabale ; nous entendons son rire bruyant d'enfant mal élevé qui couvrait au théâtre la voix des acteurs. Nous assistons à l'assassinat de Caracalla tué par ses gardes au moment où il descendait de cheval pour uriner au bord de la route. Les deux brèves biographies consacrées à cette dynastie de dandies, Aelius César et son fils Vérus, transmettent avec une ineffable futilité deux aspects légèrement différents de l'homme à la mode, tel qu'on se l'est représenté à Rome entre les années 130 et 180 de notre ère ; qu'on y ajoute les quelques lignes de la biographie d'Hadrien concernant Aelius César, et l'on s'apercevra que Spartien, ou l'anonyme auquel Spartien servit de prête-nom, a brossé là par deux fois l'équivalent d'un grand portrait balzacien, la prestigieuse ébauche d'un Rastignac ou d'un Rubempré du II<sup>e</sup> siècle. Parfois même, la poésie monte de cette masse de ternes détails comme une buée de la terre nue : les lugubres imprécations des Sénateurs sur le cadavre de Commode ont la tragique grandeur d'une scène de foule dans Shakespeare ; une étrange beauté se dégage des quelques phrases sans art dans lesquelles Spartien nous décrit, à la veille de la mort de Septime Sévère, l'empereur offrant un sacrifice dans le temple de Bellone de la petite ville britannique qui est aujourd'hui Carlisle en Cumberland, à l'extrémité ouest du Mur d'Hadrien. Le rustique victimaire, peu au courant des usages romains, avait procuré comme victimes une paire de bœufs noirs, bêtes de mauvais augure que l'empereur refusa de sacrifier, et qui, relâchés par les

serviteurs du temple, le suivirent ensuite jusqu'au seuil de sa porte, ajoutant ainsi un présage de mort à un présage de mort. Un coin de la vie journalière de l'empire, de la campagne éternelle, nous a été révélé par ce qui n'est chez Spartien qu'un trait superstitieux : ces quelques mots ont suffi pour évoquer pour nous un froid ou pluvieux jour de février sur la frontière d'Ecosse, l'empereur en tenue militaire, son teint africain pâli par la maladie et le climat du Nord ; les deux bêtes paisibles, produit et emblème de la terre elle-même, échappées sans le savoir à la sottise sanglante du sacrifice, ignorant tout de ce monde humain et de cet étranger pour qui elles augurent la mort, rôdant au hasard le long des ruelles boueuses de cette petite ville de garnison avant de regagner leurs sauvages collines.

Mais cette poésie, c'est nous qui l'extrayons, comme c'est nous qui trouvons dans la mention du jeune et blond barbare Maximin se détachant insolemment du gros des troupes un jour de revue, et caracolant sous les yeux de l'empereur, une scène à la Tolstoï, une odeur de sueur et de buffleterie, un bruit de sabots foulant la terre par un matin d'il y a seize siècles. De même, c'est nous aussi qui faisons de la description plus ou moins fabuleuse de la Tour du Suicide construite par Elagabale, avec ses poignards d'or, ses poisons dans des fioles de pierre précieuse, ses cordes de soie pour la pendaison et son pavé de marbre pour s'y briser le crâne, une fantaisie à la manière du *Vathek* de William Beckford, un curieux raffinement de roman noir. Dans chaque cas, c'est l'imagination du lecteur moderne qui isole et dégage de cet énorme fatras de faits divers plus ou moins controuvés la gouttelette de poésie, ou, ce qui revient au même, la parcelle d'intense et immédiate réalité.

Les œuvres d'art et les monuments de l'époque constituent peut-être le meilleur commentaire à l'*Histoire Auguste*. Les bustes d'abord, qui confirment ou parfois contredisent ces biographies impériales : le visage à la fois judicieux et songeur d'Hadrien, sa bouche nerveuse, ses traits vite gonflés par les progrès de l'hydropisie ; les têtes bien coiffées d'Aelius et de son fils ; la mâchoire étroite, le profil sec et propre d'Antonin le Pieux ; le bénin Marc Aurèle de la place du Capitole, qui ressemble assez à celui de l'*Histoire Auguste*, et la tête lasse et tourmentée d'un Marc Aurèle vieilli du Musée Britannique, qui, au contraire, ressemble à celui des *Pensées* ; la grotesque frisure de Commode, la face de soudard de Caracalla, la petite gueule sournoise d'Elagabale, qui, il faut bien le dire, répond davantage au jeune dévoyé de Lampride qu'au débauché mystique des amateurs d'histoire romancée ; les figures molles et pensives des impératrices syriennes, ou le faciès rugueux des empereurs illyriens, ces « sabres<sup>1</sup> » qui rétablirent pour un temps l'ordre dans l'Empire comme un caporal par un soir d'émeute le rétablit sur les places. Les monnaies ensuite : du commencement à la fin des vingt-huit règnes décrits par l'*Histoire Auguste*, les profils impériaux vont perdant leurs hauts-reliefs, leurs plans soigneusement dénivelés qui étaient encore ceux de la statuaire antique pour finir par n'être plus que ces images plates et de plus en plus tremblées gravées sur des pièces d'or sans épaisseur ; mieux encore que les allusions de l'*Histoire Auguste* aux édits interdisant la hausse des prix, aux lois somptuaires, et aux ventes aux enchères publiques des biens de l'Etat, elles expriment les affres d'une économie qui meurt. L'art hellénisé et néo-classique du temps d'Hadrien, l'art officiel et un peu pesant du temps de Marc Aurèle abondent dans le sens des biographies de ces deux empereurs

1. Manu ad ferrum.

sages ; l'obélisque du Pincio corrobore en caractères hiéroglyphiques la mention par Spartien de la mort d'Antinoüs en Egypte ; les stucs de la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure attestent la poétique piété païenne qui n'a pas cessé d'emplir les âmes idéalistes entre Hadrien et Alexandre Sévère, telle que l'évoque par exemple la description faite par Lampride de l'oratoire privé de ce dernier prince. Les grâces civilisées de la villa d'Hadrien, où Aurélien relégua plus tard sa captive Zénobie, les ruines énormes du Septizonium où se pressa la cour déjà orientalisée des Sévère, le pavillon de Gallien près de la via Labicana, maigre reste de ces impériales maisons de plaisance au parc planté d'essences rares, peuplé d'animaux familiers, qui occupaient un cinquième de la superficie de Rome, servent à prouver le drame par la mélancolique survivance du décor. La politique de prestige à tout prix et de plaisir coûte que coûte, le luxe insensé des jeux et des parades mégalomanes sont confirmés par les gigantesques carcasses des monuments consacrés aux divertissements et aux comforts publics, les Bains de Caracalla ou de Dioclétien, dont les dimensions semblent croître et l'ornementation proliférer en raison même du désarroi économique de l'Empire, et servent sans doute à le faire oublier. Les athlètes bouffis et microcéphales des mosaïques des Thermes de Caracalla sont bien les frères de ces gymnastes à gages qu'on chargeait d'étrangler Commode et que recherchait Elagabale. Les horribles nomenclatures des milliers de bêtes d'Afrique et d'Asie capturées, soumises aux terreurs et aux misères d'un long voyage, massacrées enfin pour procurer aux spectateurs commodément assis un après-midi d'émotions fortes, toute cette débauche des biens du monde a pour répondeurs, non seulement le Colisée, mais les Arènes provinciales de l'Italie et de l'Espagne, de l'Afrique et de la Gaule ; la frénésie pour le sport professionnel demeure attestée par les vestiges du Cirque Maxime. Mais

de toutes les constructions de l'époque, le Mur d'Aurélien indique le plus tragiquement cette maladie mortelle de Rome dont les mieux temporaires et les fatales rechutes emplissent l'*Histoire Auguste*. Ces murailles si majestueuses, qui sont encore pour nous l'emblème même des grandeurs de Rome, furent le produit hâtif des années d'insécurité. Chacune de leurs casemates et de leurs tours de garde proclame que la Rome ouverte, sûre d'elle-même, bien défendue aux frontières, a cessé d'exister ; immédiatement utiles et finalement vaines, comme toutes les mesures défensives, elles annoncent le sac d'Alaric à la distance d'un peu plus d'un siècle.

De même que les abus et les faiblesses de la Rome du III<sup>e</sup> siècle se discernaient déjà dans la Rome des beaux temps de l'Empire, voire dans celle de la République, bien des défauts de l'*Histoire Auguste* sont également imputables aux historiens antiques de la belle époque ; c'est à y regarder de près seulement qu'on note une différence due moins à un changement de méthode qu'à un abaissement de la culture. La même absence de système, la même incapacité à dater un incident ou un trait de conduite, et par conséquent la même tendance à offrir comme caractéristique du personnage ce qui n'est souvent qu'une action isolée au cours de sa vie, le même mélange d'informations politiques sérieuses et d'anecdotes trop intimes pour n'être pas souvent fabriquées se retrouvent aussi chez Suétone, mais la froide perspicacité de celui-ci, son réalisme à la Holbein, finit par faire de ces petites touches juxtaposées au hasard un portrait convaincant, par donner à tort ou à raison le sentiment d'une ressemblance criante avec le modèle : il y a vérité psychologique même s'il y a défaillance du point de vue de l'histoire. Les chroniqueurs de l'*Histoire*



MARGUERITE YOURCENAR

Sous bénéfice d'inventaire

Sept essais critiques qui tentent d'évaluer ou de réévaluer un sujet, d'aller « les yeux ouverts », comme naguère l'Hadrien des *Mémoires*, aussi loin que cet examen nous mène. Une étude sur l'*Histoire Auguste*, ce recueil de chroniques violemment partiales, parfois scandaleuses, qui est néanmoins l'une de nos sources les plus importantes pour l'histoire de la Rome de la décadence. Deux essais écrits, dirait-on, en marge de *L'Œuvre au Noir*, l'un consacré aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, et, plus encore peut-être, par-delà ce sombre grand poète, à l'intolérance et à la cruauté sous leurs aspects du xvi<sup>e</sup> siècle; l'autre évoquant la vie agitée et instable des habitants successifs de Chenonceaux, jouets, comme nous tous, des pouvoirs conjugués de la politique et de l'argent sans cesse présents dans ce poétique décor. Une étude sur *Les Prisons imaginaires* de Piranèse, « l'une des œuvres les plus secrètes que nous ait léguées le xviii<sup>e</sup> siècle », analyse les motivations formelles et psychologiques de ces extraordinaires architectures.

Viennent ensuite trois grands noms de la littérature moderne : Selma Lagerlöf, conteuse épique de la Suède du xix<sup>e</sup> siècle; l'énigmatique poète Constantin Cavafy, obsédé par son propre passé amoureux et par le passé alexandrin et byzantin de sa race; Thomas Mann et les rapports complexes de l'auteur de *La Montagne magique* et du *Docteur Faustus* avec la vieille et savante tradition des hermétistes et des alchimistes, qui préconisèrent la connaissance du monde « sous les espèces de l'intériorité ».

Le titre du livre indique le souci de n'aborder les grandes œuvres et les grands moments du passé que sans idée préconçue, aboutissant ainsi, qu'on le veuille ou non, à une méditation sur le présent et l'avenir immédiat, regardés, eux aussi, « les yeux ouverts ».

nrf



9 782070 272396



78-V A 27239

ISBN 2-07-027239-7

Extrait de la publication